



Article scientifique

Article

2012

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## De la métropole définie à la métropole ressentie

---

Lévy, Bertrand; Delaugerre, Jean-Baptiste; Gal, Maria

### How to cite

LÉVY, Bertrand, DELAUGERRE, Jean-Baptiste, GAL, Maria. De la métropole définie à la métropole ressentie. In: Le Globe, 2012, vol. 152, n° 5, p. 57–80. doi: 10.3406/globe.2012.6481

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:25361>

Publication DOI: [10.3406/globe.2012.6481](https://doi.org/10.3406/globe.2012.6481)

## DE LA METROPOLE DEFINIE A LA METROPOLE RESSENTIE

**Jean-Baptiste DELAUGERRE**

Département de Géographie et Environnement, Université de Genève

**Maria GAL**

Département de littérature comparée, Université de Genève

**Bertrand LEVY**

Département de Géographie et Environnement, Université de Genève

**Résumé :** *La première partie de l'article définit la métropole en s'aidant de contributions littéraires et scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il développe d'abord les concepts scientifiques de métropole et de métropolisation. Le rôle de la littérature est ensuite précisé en tant que langage qualitatif traitant de la métropole. La deuxième partie étudie les procédés d'écriture de Dostoïevski qui dépeint l'atmosphère de Saint-Pétersbourg devenant une métropole. Ses descriptions envisagent des mutations spatiales et sociales et sont analysées dans leur dimension vécue.*

**Mots-clés :** *Géographie, littérature, métropole, perception, illusion, Saint-Pétersbourg, Dostoïevski.*

**Abstract :** *The first part of the article defines the metropolis with the help of literary and scientific contributions of the nineteenth century to today. It first develops the scientific concepts of metropolis and metropolization. The role of literature is then specified as a qualitative language dealing with the metropolis. The second part is thus a study of Dostoevsky's handwriting who depicts the ambiance of Saint-Petersburg at the time when the city becomes a metropolis. His descriptions of social changes are analysed in relation to experienced space.*

**Keywords :** *Geography, literature, metropolis, perception, illusion, Saint- Petersburg, Dostoevsky.*

### **La métropole comme objet scientifique : genèse d'un concept**

C'est surtout la littérature qui décrit les relations sociales, les mutations spatiales et commerciales que connaissent les grandes villes au XIX<sup>e</sup> siècle : Emile Zola écrit ainsi dans *La Curée* que "Paris s'abîmait alors dans un nuage de plâtre" (Zola, 1872 : 129) pour rendre compte de l'haussmannisation de la capitale française, mais il présente aussi l'essor des grands magasins dans *Au Bonheur des dames* : "Partout, le "Bonheur" rachetait les baux, les boutiques fermaient, les locataires déménageaient ; et, dans les immeubles vides, une armée d'ouvriers commençait les aménagements nouveaux, sous des nuages de plâtre" (Zola, 1883 : 251). Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le sociologue allemand Georg Simmel s'intéresse également à la grande ville sous l'angle des relations – ou absence de relations (individualisme) – entre individus (Simmel, 1989). Il souligne aussi l'influence, le rayonnement et le cosmopolitisme de la grande ville : "Pour la grande ville, il est décisif que sa vie interne s'étende en vagues successives à un cercle large, national ou international. [...] L'essence la plus significative de la grande ville se trouve dans cette grandeur fonctionnelle au-delà de ses limites physiques : cette efficacité exerce une action en retour et donne à sa vie poids, importance et responsabilité" (*ibid.* : 247). La grande ville est un pôle économique qui permet une multiplicité d'échanges commerciaux. Ces définitions ne sont pas développées, Simmel traitant davantage de sociologie que de géographie : pour lui, l'une des caractéristiques de la grande ville est ainsi "le caractère blasé" des citadins et leur "réserve" les uns envers les autres (Grafmeyer, 1995 : 66). L'anonymat relatif de la grande ville est mis en regard avec l'interconnaissance plus forte de la petite ville.

En 1915, Patrick Geddes évoque les "world cities" (Geddes, 1968) en cherchant à prévoir leur évolution selon les progrès des transports et des communications. Pendant l'entre-deux-guerres, les sociologues de l'Ecole de Chicago, Robert Park, Louis Wirth et Ernest Burgess relèvent que l'urbanisation est un trait marquant du début du XX<sup>e</sup> siècle et vont étudier la ville de Chicago comme "un laboratoire de recherches" (Grafmeyer, 1995 : 101). Ils élaborent un programme d'étude de la ville afin d'analyser "son organisation matérielle, ses emplois, sa culture" comme l'explique Robert Ezra Park (*ibid.* : 82). La formulation d'une

série de questions doit permettre de guider l'analyse de groupes sociaux, de thèmes particuliers comme la mobilité versus l'isolement, la division du travail, les crises... Ils étudient la polarisation sociale qui caractérise les cercles successifs qui composent la ville à la croissance aréolaire dans la mesure où "les convenances et les goûts personnels, les intérêts professionnels et économiques tendent infailliblement à la ségrégation, donc à la répartition des populations dans les grandes villes. De sorte que les populations urbaines s'organisent et se distribuent suivant un processus qui n'est ni voulu ni maîtrisé" (Grafmeyer, 1995 : 83). Ils étudient en 1925 la concentration dans les villes d'installations et d'activités industrielles et commerciales, financières et administratives, de voies de transport et de communication, et d'équipements culturels et de loisirs. Burgess analyse sur le mode de l'analogie avec le métabolisme corporel les processus qui accompagnent la croissance urbaine telles la concentration/décentralisation, la distribution et la différenciation ou la mobilité qui accompagne l'étalement urbain, "la *succession* qui est la tendance de chaque zone à étendre son territoire sur la zone immédiatement périphérique" (*ibid.* : 132).

L'Ecole de Chicago étudie la ville comme système où la croissance urbaine entraîne des mutations socio-spatiales : "la croissance urbaine ne se traduit pas seulement par un accroissement numérique. [...] Le développement de nouveaux quartiers, la multiplication des métiers et des professions, l'augmentation des valeurs foncières inséparables de l'expansion urbaine sont tous impliqués dans le processus de croissance urbaine" (*ibid.* : 197). Louis Wirth donne sa définition de la ville contemporaine dans son article sur "Le phénomène urbain comme mode de vie", publié en 1938 : "c'est le centre d'impulsion et de contrôle de la vie économique, politique et culturelle" (Wirth, 1938 : 252). Il poursuit en distinguant un mode de vie proprement urbain lié à l'influence de la ville sur ses habitants et en analysant des traits caractéristiques de la ville : le groupement de la population, la densité et l'hétérogénéité sociale. Durant l'entre-deux-guerres sont écrits les premiers travaux sur la hiérarchie des villes, les modèles de gravitation comme celui de Reilly (1931) dont la loi montre que les grandes villes ont une sphère d'influence plus large que les petites et vont donc attirer davantage de flux. D'autres analysent les réseaux urbains avec Christaller (1933) et sa

théorie des lieux centraux : en fondant son analyse sur un espace parfaitement homogène, il met en évidence l'aire d'attraction des villes les plus grandes dans la mesure où celles-ci concentrent population, biens et services. Ces modèles constituent les premiers exemples de hiérarchies urbaines, mais occultent tout fonctionnement réticulaire de l'espace.

C'est surtout après la Seconde Guerre mondiale qu'émerge le concept de métropole en géographie. Les monographies consacrées à diverses métropoles européennes, considérées tant dans leur fonction de capitales économiques ou politiques que dans leur rôle d'organisation de l'espace régional se développent à partir des années 1960. En France, plusieurs thèses sont publiées comme celle d'Etienne Dalmaso (1971). Mais les travaux portent surtout sur les réseaux urbains, qu'ils soient intra ou interurbains.

De nouveaux concepts sont définis pour mieux caractériser les espaces métropolitains, tel celui de "mégapole" (Gottmann, 1961) qui décrit la région urbaine qui concentre la population et les pouvoirs sur la côte Est des Etats-Unis : "Aucun autre espace d'une telle ampleur aux Etats-Unis ne se caractérise par une telle concentration de population et une telle densité. Il s'est ici développé une sorte de suprématie politique, économique et même culturelle" (*ibid.* : 8, ma traduction). La mégapole entretient un cercle vertueux en concentrant services et main-d'œuvre qualifiée utiles aux entreprises. Cet espace est associé à une bonne qualité de vie puisque "les statistiques disponibles montrent que la population de la mégapole est en moyenne en meilleure santé, que la consommation y est plus forte et que l'avancement professionnel y est plus facile que dans toute autre région de taille comparable" (*ibid.* : 15, ma traduction). De grandes synthèses sur la métropole sont publiées avec une définition du concept et des études de cas (Dogan, 1988). Peter Hall lance le concept de "villes mondiales" (Hall, 1965) en étudiant sept métropoles : Londres, Paris, la Randstad Holland, Rhin-Ruhr, Moscou, New York et Tokyo. Il donne une définition des villes mondiales qui "sont des villes où les principales activités économiques du monde se concentrent de façon prépondérante" (*ibid.* : 7) et détaille leurs caractéristiques (accessibilité, attractivité, pôles émetteurs et récepteurs de flux). Les monographies qu'il consacre à ces métropoles soulignent le

polycentrisme de certaines métropoles ou, dans d'autres cas, insistent sur la concentration des emplois au centre, et présentent quelques grands projets urbains d'envergure métropolitaine, tel le quartier d'affaires de la Défense à Paris. Les leaders de ces villes mondiales sont confrontés aux enjeux de planification territoriale inhérents à la croissance économique et démographique (infrastructures de transports, logements).

Manuel Castells (1972 : 35) souligne pour sa part que "ce qui distingue cette nouvelle forme [de ville] des précédentes n'est pas seulement sa taille (qui est la conséquence de sa structure interne) mais la diffusion dans l'espace des activités, des fonctions et des groupes, et leur interdépendance suivant une dynamique sociale largement indépendante de la liaison géographique". Il s'interroge sur les conditions d'implantation des activités économiques : présence d'une main-d'œuvre importante et bien formée, concentration des activités (insertion dans le système de production), aménagement. Il propose une vision marxiste de l'organisation de l'espace urbain marqué par "la lutte des classes" que met en évidence la ségrégation socio-spatiale qu'il étudie.

Des critiques relatives à ces concentrations humaines et économiques se font jour : Lewis Mumford (1970) met en avant leur vulnérabilité. Il s'inscrit à la fois dans l'héritage de Ebenezer Howard, "l'homme qui a vu l'avenir" et de Patrick Geddes qui a tracé l'évolution de la Cité suivant une courbe ascendante. Elle débute avec la "Polis" (petite cité), atteint son apogée dans la "Metropolis", ou cité mère ; puis vient une courbe descendante, partant de la "Megalopolis", handicapée par sa grande dimension. La courbe passe par la "parasitopolis", puis le "pathopolis", et parvient à son point terminal, la "necropolis". Pour Mumford, la mégalopole est l'anti-cité, une masse interminable de tissus urbains indifférenciés qui contient en lui-même son propre mode de dissolution et de désintégration. Selon lui, l'extension métropolitaine à l'échelle mondiale révèle une crise de la croissance urbaine en n'apportant qu'"entassement, misère et insécurité". La littérature reprend ces idées : la métropole est un sujet empreint d'inquiétude comme *Nécropolis* de Herbert Lieberman (1977) qui peint New York en "Cité des morts", une métropole sillonnée par les fous, les mythomanes et les drogués, les assassins et les paumés de toute sorte, également en proie aux intrigues de la municipalité et aux trafics d'influence.

La recherche va ensuite s'attacher à mettre en évidence les liens entre métropoles à travers une approche par réseau distinguant des "centres", des "périphéries" ou des "semi-périphéries", une approche qui établit une hiérarchie métropolitaine mondiale dans la mesure où "des villes-clés dans le monde servent de "bases" dans l'organisation spatiale et l'articulation de la production et des marchés. Les liens qui en résultent permettent d'établir une hiérarchie des villes mondiales" (Friedman, 1986 : 146, ma traduction). Cette approche cherche à identifier les centres de commandement qui se sont formés sous l'impulsion des multinationales à l'origine d'une nouvelle division internationale du travail. L'évidence d'une économie mondialisée à partir des années 1970-1980 amène à proposer de nouveaux concepts pour qualifier le petit nombre relatif de villes à partir desquelles cette économie est contrôlée. John Friedman pose l'hypothèse de "world cities" en 1986 en affirmant : "mon propos est ici d'exposer, de la manière la plus succincte possible, les liens qui existent entre les processus d'urbanisation et les dynamiques économiques globales" (Knox, 1995 : 317, ma traduction). Friedman met en avant le rôle de nœuds et de pôles émetteurs/récepteurs de flux importants (capitaux, migrants) des villes mondiales et les classe ensuite dans une hiérarchie. Cette hypothèse de recherche se transforme en un paradigme de recherche solide : la "ville mondiale" apparaît comme un centre de commandement qui concentre les sièges sociaux, un centre financier qui est un lien entre l'économie régionale/nationale et l'économie mondiale (Knox, 1995). Les études se concentrent sur le réseau urbain global à travers l'analyse des réseaux de villes et leurs interdépendances, sur la diffusion des processus qui affectent les villes mondiales à leur région environnante et sur la métropolisation. Etablir une hiérarchie des centres de commande et contrôle de l'économie mondiale met en évidence le contexte de compétitivité dans lequel évoluent désormais les villes mondiales. John Friedman précise à cet égard que "les relations hiérarchiques sont essentiellement des relations de pouvoir ; la compétition pour progresser dans cette hiérarchie est toujours forte parmi les villes qui luttent pour attirer toujours plus de fonctions de commandement et de contrôle" (*ibid.* : 23, ma traduction).

Saskia Sassen s'inscrit dans cette perspective en notant que la dispersion spatiale de la production a contribué à la croissance de nœuds

de services centralisés qui gèrent et régulent l'économie : "plus l'économie se mondialise, plus forte est la concentration des fonctions centrales dans un nombre relativement restreint de sites" (Sassen, 1991 : 35). Les "villes globales", New York, Londres et Tokyo, sont des centres majeurs de services financiers et concentrent les sièges sociaux des principales multinationales, "ils concentrent les secteurs économiques les plus dynamiques et polarisent les plus hauts revenus" (Sassen, 1991 : 337, ma traduction). On cherche aussi à mieux cerner le réseau formé par les flux qu'émettent et reçoivent les villes mondiales. Les réseaux de communication revêtent une importance capitale dans la mise en relation des villes mondiales qui se caractérisent par des interactions fortes entre personnes, produits et informations. L'analyse des flux de passagers à l'échelle mondiale permet alors de mieux cerner les villes les mieux connectées : la carte illustre l'intensité des liens entre New York, Londres et Tokyo et leur rôle de hubs dans les échanges aériens (Keeling, 1995). Peter Taylor postule que c'est la myriade de flux entre les différents bureaux des entreprises installées dans les métropoles qui constituent le réseau des villes mondiales (Taylor, 2004). S'il insiste plus sur les "nœuds" que sur les "flux", donnant davantage à lire une nouvelle hiérarchie qu'un réseau, l'intérêt de l'ouvrage de Peter Taylor réside dans l'apparition de nouvelles villes mondiales de second rang au niveau des pays émergents, dans un monde désormais multipolaire. Cette hiérarchie est mouvante dans la mesure où "certaines métropoles moins compétitives déclinent au profit d'autres localisations" (Leven, 1978 : 266, notre traduction). Mais ce qui marque surtout la géographie urbaine à la fin des années 1980, c'est la volonté de rendre compte des dynamiques des métropoles en lien avec la mondialisation.

### **Métropole et métropolisation**

Dans les années 1980, la recherche passe en effet d'un état (la métropole) à un processus (la métropolisation) : "la prédilection de la recherche, après s'être focalisée sur les métropoles, s'est tournée vers la métropolisation" (Lacour, 1999). La métropolisation est devenue explicitement une problématique scientifique à la fin des années 1980, en lien avec la mondialisation. Il s'agit de mesurer les modalités d'insertion de la métropole dans la mondialisation, et d'analyser les stratégies

menées par les acteurs pour accroître le rayonnement de leur ville. L'hypothèse de métropolisation formulée par Paul Claval à propos des villes américaines (Claval, 1987) montre que la mondialisation accorde aux niveaux supérieurs des réseaux urbains un rôle essentiel. En géographie, le concept de métropolisation a été construit pour mieux comprendre les effets induits par la mondialisation sur les villes. La mondialisation est un "facteur de transformations et d'évolutions des situations locales, en sachant que le monde procède des flux qui relient l'ensemble des points du globe entre eux, dans l'enchevêtrement des réseaux et de leurs hiérarchies" (Dollfus, 2001 : 11). Les métropoles sont désormais soumises à un impératif de compétitivité particulièrement fort : les stratégies qu'elles mènent (Antier, 2005) visent à renforcer leurs fonctions de commandement dans les domaines politiques, économiques ou culturels.

Il n'existe pas une définition de la métropolisation ; on peut néanmoins retenir que la métropolisation "accentue les avantages comparatifs de quelques villes mondiales ou planétaires" (Hall, 2006). "La métropolisation est un processus qui produit et valorise l'accumulation, la concentration, l'interaction, la polarisation d'externalités perçues de manière positive" (Lacour, 1999 : 72). En ce sens, on peut dire que la métropolisation est un processus qui vise à renforcer la métropole comme centre de commandement, dans un contexte de forte concurrence, et ainsi à accroître son rayonnement à l'international. Les moyens de communication (transports, centres de conférences, marketing urbain) apparaissent déterminants pour assurer la connexion et le rayonnement de la métropole : "les réseaux de communication sont les principaux défis et traits caractéristiques des métropoles. Etre compétitif dans la mondialisation nécessite de développer ces réseaux, de nouvelles routes et voies ferrées, des centres de conférences et de congrès, des halls d'expositions, etc." (Borja et Castells, 1999 : 159, ma traduction). La connectivité est un impératif pour la métropole et une caractéristique de la métropolisation afin de favoriser les échanges (Bassand, 2007). L'irruption du marketing dans les stratégies territoriales montre que la communication est désormais

perçue par les leaders métropolitains comme un des outils de compétitivité de leur territoire.

Valoriser son image, mettre en avant ses points forts et ses potentialités, tels sont les objectifs du marketing urbain qui vient renforcer l'attractivité des métropoles (Maynadier, 2010). Le recours à cet outil d'information et de promotion reste assez inégal selon les trajectoires des métropoles et la culture des autorités en place. De plus, c'est un outil qui opère par sélectivité en mettant en évidence certaines spécialités tandis que d'autres, moins porteuses d'image positive, apparaissent moins. Si le marketing urbain peut susciter la curiosité, appuyer une réalité, la magnifier, il ne suffit cependant pas à entraîner l'adhésion. L'ensemble des conditions-cadres (cadre de vie, fiscalité, connectivité, services aux entreprises, qualification de la population...) offertes par le territoire se révèle bien plus déterminant.

### **L'apport de la littérature à la connaissance de la métropole**

Si étymologiquement, la métropole est la ville-mère (mater-polis), qui exerce son autorité sur d'autres villes ou d'autres territoires, nous pouvons nous interroger sur le ressenti, sur l'espace vécu des habitants et des visiteurs dans cette ville-mère. Cet espace vécu n'est guère envisagé par les variables scientifiques utilisées pour mesurer l'impact économique ou culturel d'une métropole. C'est le débat entre une géographie quantitative et qualitative qui ressort : quid des modalités de vie dans ces métropoles, quid d'un certain état d'esprit métropolitain que certains recherchent et que d'autres fuient ? Les classements métropolitains n'envisagent la qualité de vie qu'à l'aide de variables quantifiées et mesurables, tels la surface d'espace vert par habitant, la densité d'équipements collectifs (écoles, crèches, parkings...) par quartier, ou encore la surface moyenne de l'habitat par habitant. Toutes ces variables sont incontestablement importantes mais elles ne nous indiquent pas comment la métropole est vécue de l'intérieur, si par exemple les gens ont l'impression d'y vivre avec plaisir, s'ils y développent une vie sociale enrichissante, s'ils ont l'impression de s'y amuser ou au contraire de s'y ennuyer. Ces derniers phénomènes sont des impondérables peu mesurables par la science sociale et économique positiviste.

Des enquêtes qualitatives de science humaine peuvent certes être menées pour tester par exemple la qualité des lieux et des parcours urbains selon des degrés de topophilie/topophobie ; des outils d'analyse subjective peuvent être mis en place comme les cartes mentales dessinées par les usagers qui illustrent leurs lieux d'intérêt dans la métropole. Des entretiens peuvent être menés auprès des habitants dans le prolongement de la parole littéraire (Matthey, 2008). Quel est donc le rôle et la place de la littérature dans ce concert de données rassemblées sur la métropole ? La littérature est à même d'exprimer tout ce que Kant appelait les phénomènes "internes" à l'homme tels que les perceptions, les sentiments, les attitudes, les comportements, ainsi que les valeurs et les symboles attachés à la métropole. La littérature décrit ou évoque certaines ambiances de lieux connus ou marginaux, exprime un certain état d'esprit, une certaine atmosphère qui différencie les métropoles entre elles par la culture, par le "faire-ville", par le rêve de chaque ville (Racine, 1999) : Glasgow n'est pas Turin, Bruxelles n'est pas Lisbonne, Genève n'est pas Lausanne... pour citer quelques métropoles européennes "intermédiaires" ou en devenir (Lévy, Raffestin, 2004). La littérature écrite sur chacune de ces villes nous permet de remonter à l'Histoire, de mieux cerner la personnalité géographique de chaque ville, son identité, toujours en évolution, et partant de là, les lieux clés qui font (ou défont) sa renommée.

La littérature démontre qu'une métropole ne consiste pas seulement en un ensemble urbain morpho-fonctionnel capable de créer des flux économiques ; c'est aussi et surtout un ensemble de flux affectifs qui colore d'une certaine manière les quartiers, les rues, les places ou les parcs d'une ville. La littérature est à même d'exprimer ces sentiments (qui n'ont rien à voir avec la sentimentalité), ainsi que la parole mythique qui fonde la ville. Nous entrons donc avec la littérature dans la dimension mythico-magique, complètement délaissée par le discours économiste sur la métropole et la métropolisation. Nous pénétrons dans la métropole par le biais du discours affectif, éminemment subjectif, ce qui pose évidemment des problèmes d'ordre méthodologique (Tuan, 1978). L'étude des phénomènes d'attachement ou de détachement des habitants par rapport à la grande ville et à ses lieux complète d'après nous le discours précité. C'est en quelque sorte une vision à hauteur

d'homme ou de femme de la métropole que suggère la littérature (Paquot, 2006), et non une vision géo-statistique ou promotionnelle. La littérature, par rapport aux langages de la promotion urbaine, qu'elle soit économique, touristique ou culturelle, est à même de dépeindre la part maudite, ombrageuse et clandestine de la métropole, même si bien sûr, elle ne fait pas que cela. Voyons par exemple quelle image de Saint-Pétersbourg nous donne à voir Dostoïevski dans *Crime et Châtiment*, une étude de cas que nous développons ici de manière partielle, et qui fait l'objet d'une thèse de doctorat à venir (Gal, à paraître).

### **Analyse d'une construction esthétique : le Saint-Pétersbourg de Dostoïevski**

Passer de la définition géographique de la métropole à son ressenti littéraire suscite inévitablement la question du pourquoi : pourquoi une telle démarche, et dans quel but ? Dans la hiérarchie scientifique, la définition vient avant le sentiment, et ce dernier peut tout au plus illustrer ce qui a été démontré. Analyse, définition, illustration ; telle serait la manière la plus sage d'aborder la ville, d'autant plus que la littérature sert depuis longtemps de document aux géographes, historiens et sociologues. Si certains d'entre eux, à l'instar de Robert Park, affirment que les écrivains sont des pionniers tant dans la manière de prendre connaissance du phénomène urbain que de le décrire (Park, in Grafmeyer et Joseph, 1990 : 85), le cas est rare, et quand bien même la littérature aurait été l'instigatrice de ce type d'analyses, elle a depuis longtemps été dépassée par elles en termes de scientificité. Critique littéraire et sciences humaines entretiennent donc un rapport de courtoisie, dicté par les intentionnalités différentes de leur discours respectif et de leur objet d'étude. Il semblerait que le géographe travaille sur la ville elle-même, alors que le critique se penche sur la transfiguration de cette dernière. Mais tous deux ne travaillent-ils pas essentiellement sur des représentations ? D'un côté, il s'agirait de définir les mutations d'une ville en plein essor, de l'autre, de retrouver les traces de cet essor dans la littérature. Ainsi, la modernité, la révolution industrielle, le capitalisme et l'individualisme sont les grands chablon du XIX<sup>e</sup> siècle, qui permettent d'interpréter sans trop de risques les représentations urbaines, et de leur attribuer un sens convenu. Il est aisé de faire de Balzac, de

Dickens ou de Dostoïevski des "écrivains de la ville", en considérant davantage l'œuvre comme l'illustration d'une transition historique que comme un passage à l'acte autonome.

Il arrive toutefois que l'analyse du ressenti et de sa construction esthétique nous aide à définir la ville en tant qu'espace vécu pluriel, travaillé par le flux des perceptions. Considérons pour cela que l'objet de la représentation importe moins que sa forme, et que l'intérêt principal de la littérature réside dans la manière dont l'auteur s'adresse au lecteur. Sa poétique, son style, son langage visent non à l'informer, mais à le transformer et à lui faire voir la métropole sous un angle qu'il ne soupçonnait pas. Le critique ne travaille dès lors plus sur la représentation de la ville en tant qu'objet défini, mais sur la virtualité des regards, des opinions, et des perceptions.

Penchons-nous sur le cas de Dostoïevski. Sa représentation de Saint-Pétersbourg constitue un changement radical dans la manière de percevoir la ville, et se démarque fortement de la littérature urbaine de son époque. Avec *Crime et Châtiment*, publié en 1866, Dostoïevski a frappé durablement les esprits. Depuis plus un siècle et demi, les lieux emblématiques de son roman font l'objet d'un véritable culte (Buckler, 2007 : 179) : la critique s'évertue à déterminer les adresses et les itinéraires des personnages, les agences touristiques et les musées proposent plans et visites guidées, et les lecteurs affluent en masse pour voir la maison de Raskolnikov, la cour de l'usurière, désormais fermée au public, ou la brasserie du *Palais de Crystal*, ouverte faute d'avoir été retrouvée à l'endroit où l'avait située Dostoïevski. Pourquoi la ville de Dostoïevski attire-t-elle plus que celle de Pouchkine ou de Gogol ? Qu'est-ce qui, dans la manière d'évoquer Saint-Pétersbourg, a pu susciter une telle fascination ?

Commençons par un bref aperçu de la situation de Saint-Pétersbourg au moment où Dostoïevski entreprend l'écriture de son roman. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la cité impériale se transforme en métropole. Le faste des fêtes fait place à l'organisation administrative et militaire, et la ville s'officialise, soucieuse d'affirmer son nationalisme. Toutefois, malgré les réformes policières, malgré la réglementation de l'immigration paysanne et les travaux d'assainissement, la capitale peine à maintenir

l'ordre et à gérer une population sans cesse croissante. L'abolition du servage, décrétée en 1861 par Alexandre II, provoque la prise d'assaut de la métropole par des paysans découvrant le libre arbitre en même temps que l'exploitation rémunérée, et par une nouvelle catégorie sociale constituée de nobles ruinés et de petits rentiers. A cela s'ajoute l'apparition brutale du capitalisme, puis la crise financière. La déviance est en pleine mutation : dix ans après l'abolition du servage, le nombre de vols a triplé et celui des violences physiques – quadruplé. Par ailleurs, les statistiques montrent que la criminalité s'étend à toutes les couches de la société (Mikhnevitch, 2003 : 14). En lieu et place d'instaurer une réelle politique sociale, les autorités réactualisent le mythe du tsar domptant son peuple et réagissent à l'émergence d'une nouvelle réalité sociale par un paupérisme paternaliste.

La littérature sur la ville a elle aussi évolué : se détournant de la ville monumentale, création majestueuse de Pierre le Grand, elle s'intéresse à son peuple. Dans les années 1820-1830, on découvre avec émerveillement le petit peuple et les nouvelles formes de vie qui apparaissent dans la métropole. Sous l'influence des *Physiologies* françaises, panoramas, croquis et physiologies prolifèrent, décrivant avec une verve pittoresque les quartiers et leurs habitants. A partir des années 1850, se développe un intérêt massif non plus pour le peuple de la capitale, mais pour ses bas-fonds. Cette nouvelle littérature n'a pas le temps de s'élaborer sous une forme propre et reprend le modèle existant des tableaux naturalistes. Il en résulte des *Physiologies de la misère*, décrivant minutieusement les différents types, de l'ivrogne au vagabond, et leur environnement : taudis, caves, bouges et ruelles. Parallèlement, les chroniques et les reportages se multiplient dans la presse ; il s'agit de véritables "scoops", et certains journalistes vont jusqu'à se déguiser en mendiant pour rapporter un reportage ethnographique inédit (Buckler, 2007 : 178). D'autres auteurs s'écartent de cette quête de l'authenticité, et soucieux de susciter l'empathie du lecteur, aboutissent à des représentations romantiques : les taudis et la misère sont sublimés et servent de décor aux drames et aux passions (Berelowitch, Medvedkova, 1996 : 297). La troisième orientation de cette littérature des bas-fonds est le roman noir d'inspiration anglaise. C'est dans les quartiers mal famés, les ruelles et les coupe-gorges que se déroule l'intrigue, mais les lieux

n'y font pas l'objet d'une représentation aboutie. Ainsi, au milieu du XIXe siècle, la représentation des bas-fonds pétersbourgeois s'échelonne entre le tableau naturaliste, le reportage, la fresque romantique et le roman noir.

### **La ville dostoïevskienne : écriture plurielle de l'espace urbain**

Dostoïevski connaît bien la littérature russe et européenne, et pour la structure de ses œuvres, il emprunte à de nombreux genres et sous-genres, entremêlant librement différents registres, du journalisme au roman policier. L'écrivain qualifie lui-même son écriture de "réaliste fantastique" et ce terme est souvent repris pour évoquer le Saint-Pétersbourg de ses romans. Fluctuante et hostile, menaçant de disparaître en un instant avec ses brumes, la ville de Dostoïevski est en même temps la ville triviale du petit peuple et des bas-fonds. Le passage constant de l'illusion à la réalité, de l'imaginaire au concret constitue le principal enjeu de la représentation urbaine de l'écrivain et donne lieu à différentes interprétations. Pour certains, c'est une ville maléfique qui écrase les personnages et suggère le crime. Pour d'autres, c'est un miroir symbolique entre les états d'âme du personnage et le milieu (Nivat, 1975 : 24). D'autres encore, délaissant l'aspect fantastique du récit, s'évertuent à retrouver les adresses exactes des personnages et à retracer leurs cheminements. Toutes ces hypothèses s'élaborent à partir de la représentation littéraire et des différents sens qu'elle véhicule. Revenons pour notre part à sa construction, et tentons de définir de quelle manière Dostoïevski présente la ville à son lecteur.

Le Saint-Pétersbourg de *Crime et Châtiment* se compose essentiellement du quartier de la Kolomna, où se situe la Place aux Foins, le plus grand marché de la capitale. L'action du roman ne pouvait se dérouler ailleurs, nul autre quartier n'abritant une population aussi hétéroclite : détaillants, artisans, ouvriers, étudiants désargentés, usuriers, ivrognes, débauchés et prostituées, et Raskolnikov s'écarte rarement de ce petit périmètre, délimité d'un côté par des canaux et de l'autre par de grands boulevards.

Ayant initialement prévu un récit à la première personne, une confession de Raskolnikov sur le modèle des *Notes du souterrain*, Dostoïevski opte finalement pour le récit d'un narrateur omniscient.

Cette perspective permet au narrateur d'effectuer de subtiles transitions entre la perception intime du personnage et le point de vue conventionnel de l'observateur. Cette structure a été brillamment analysée par Mikhaïl Bakhtine, dans son étude sur le dialogisme de Dostoïevski (Bakhtine, 1979). Il y étudie la manière dont l'écrivain instaure un dialogue entre les différentes voix du texte, leur conférant à chacune autonomie, et ne les subordonnant ni à la voix du narrateur, ni à un sens prédéterminé. Il montre également la manière dont un argument, énoncé par une voix et repris par une autre, se retourne contre son sens initial grâce à un glissement de la syntaxe. Il en résulte une transformation constante des idées, évoluant et s'étoffant par le dialogue des personnages.

Bakhtine a démontré cette particularité au niveau de la narration. Stipulant que la polyphonie dostoïevskienne se déroule dans l'espace plutôt que dans le temps, il énonçait déjà la possibilité d'étendre l'analyse du phénomène à la description spatiale. Toutefois, la critique l'a compris différemment : considérant l'espace comme un contexte à polyphonie plutôt que comme un objet polyphonique, elle analyse les descriptions séparément, se concentrant sur des questions de genres, de réalisme ou de symbolique. Or le Saint-Pétersbourg de Dostoïevski gagnerait à être analysé du point de vue de sa forme. La ville se caractérise, comme nous l'avons dit, par une forte labilité de la représentation et par le passage inopiné de l'imaginaire au trivial. En développant l'idée de Bakhtine, on peut considérer que les descriptions de *Crime et Châtiment* ne sont pas la représentation d'un seul point de vue, mais de plusieurs, renvoyant chacun à une représentation autonome. Autrement dit, l'évocation d'un lieu, d'une atmosphère ou d'un paysage sont constitués de la superposition de plusieurs regards, celui du narrateur et celui des personnages, observant par une même perspective, celle de la narration. La description n'est dès lors plus un décor statique servant à situer l'action, mais une construction dynamique, développant la signification du lieu dans la manière de le dire.

Le narrateur n'essaie pas de définir lui-même ce que voient les personnages ; sa voix décrit le lieu vu par le personnage et pensé en ses termes. Grâce à son omniscience, le narrateur peut travailler cette perception ; l'ironiser en donnant de l'emphase au récit, ou la relativiser en le commentant. Il parvient ainsi à mettre en perspective trois

perceptions dans la même focalisation : la manière dont le héros perçoit les autres, la manière dont il pense être perçu par les autres, et enfin la manière dont le narrateur pense que les autres le perçoivent. Voici un exemple de ce jeu de regards :

"Il errait le long du canal Ekaterina depuis déjà une demi-heure, peut-être même plus, jetant de temps en temps un œil aux descentes de quai quand il en rencontrait. Mais il ne fallait même pas y penser, à réaliser son dessein : il y avait ou des radeaux à même la descente, et dessus des blanchisseuses qui travaillaient, ou des barques amarrées à la berge, et des gens qui grouillent de partout, et de toute façon, où qu'on soit sur les berges, de tous les côtés, on peut voir, remarquer : c'est louche, qu'un homme soit descendu exprès, qu'il se soit arrêté, et qu'il jette quelque chose dans l'eau. Et des fois que les écrins ne coulent pas mais se mettent à flotter ? Et évidemment ça se passera comme ça... N'importe qui verra. Déjà que tout le monde regarde en passant, l'examine, comme s'ils en ont tous après lui. " Pourquoi est-ce qu'ils me regarderont comme ça, ou peut-être, c'est n'est que mon impression", songeait-il. Enfin, il lui vint à l'esprit que ce serait peut être mieux d'aller quelque part vers la Néva. Là-bas, il y a moins de monde, et c'est plus discret, et en tous cas c'est plus pratique, et surtout - c'est plus loin du quartier. Et soudain il s'étonna : comment se faisait-il qu'il ait erré une demi-heure entière angoissé et anxieux, dans des lieux dangereux, et n'avait pas réussi à inventer ça plus tôt ?" (Dostoïevski, 1975 :116, notre traduction).

Le canal Ekaterina apparaît au héros comme un lieu "dangereux", saturé d'une population "grouillante" qui l'observe. A côté de cette perception, elle-même relativisée par les interrogations du héros, en apparaît une deuxième, introduite par la distance ironique du narrateur, et une troisième dans laquelle ce dernier définit le personnage comme un être "angoissé et anxieux". Ce lieu est donc perçu dans une même perspective comme inquiétant et menaçant, et totalement inoffensif. La perception du narrateur, qui se développe parallèlement à celle de Raskolnikov, laisse supposer que le canal Ekaterina, avec ses blanchisseuses et ses promeneurs, peut également être perçu comme une simple scène de la vie quotidienne.

Il arrive aussi que les positions s'inversent, et que ce soit la vision inspirée du narrateur qui se heurte à la perception apathique et détachée du héros. Prenons par exemple la scène de la noyade :

"Soudain, il tressaillit, sauvé peut-être à nouveau de l'évanouissement par une vision barbare et affreuse. Il sentit que quelqu'un venait de s'arrêter à ses côtés, tout près, à sa droite. Il jeta un coup d'œil – et vit une femme, grande, coiffée d'un fichu, avec un visage jaune, oblong et émacié, et des yeux rougeâtres et creusés. Elle le regardait en face, mais apparemment, elle ne voyait rien et ne discernait personne. Soudain elle s'appuya au parapet de son bras droit, passa la jambe droite par-dessus la grille, puis la jambe gauche, et se jeta dans le canal. L'eau sale s'ouvrit et engloutit un instant la noyée, mais bientôt elle remonta à la surface et fut doucement emportée par le courant, la tête et les jambes immergés, le dos flottant, la jupe emmêlée et gonflée au-dessus de l'eau comme un oreiller.

- Elle se noie, elle se noie ! – criaient des dizaines de voix ; les gens accouraient, les deux berges croulaient sous les spectateurs, sur le pont, autour de Raskolnikov, le peuple s'entassait, le serrant et l'écrasant depuis derrière.

- Mon Dieu, mais c'est notre Affrossiniouchka ! – retentit non loin de là le cri d'une femme éplorée. [...] La foule se dispersait, les policiers s'occupaient encore de la noyée, quelqu'un parla du commissariat... Raskolnikov contemplait tout cela avec un étrange sentiment d'impassibilité et d'indifférence." (Dostoïevski, 1975 : 182, notre traduction).

Le narrateur s'implique dans la scène, veillant à pathétiser l'événement. La vision "barbare et affreuse" suscite l'intérêt des foules qu'il évoque dans une prose heurtée et rapide, mimant l'excitation générale. Mais lorsqu'il passe à la perception de Raskolnikov à la fin de l'extrait, le style change ; l'emphase disparaît, le rythme ralentit, et une trivialité laconique et protocolaire fige l'inertie du pathos. Cette transition manifeste un fait important, à savoir l'autonomie du personnage par rapport au narrateur. Ce dernier ne relativise pas la perception du héros, ne la juge pas et ne tente pas de la subordonner à la sienne ; il la transmet telle quelle, comme une autre perception possible.

La scène de suicide apparaît donc dans la même représentation comme un événement légitimement tragique ou indifférent.

Le troisième extrait que nous souhaitons analyser montre la manière dont Dostoïevski parvient à charger certains lieux d'une aura indéfinissable de mystère. Raskolnikov arrive à la Place aux Foins, où il apprendra bientôt que l'usurière sera seule chez elle le lendemain. Le narrateur annonce dans une prolepse l'impression que produira par la suite ce lieu sur le héros : Raskolnikov la considère presque allégoriquement et lui confère un déterminisme incompréhensible. Les intrusions du narrateur ainsi que sa manière d'ironiser le discours du héros, visent au contraire à relativiser son point de vue et à mettre en doute sa représentation exaltée.

"Plus tard, quand Raskolnikov évoquait cette période [...], une circonstance le frappait toujours jusqu'à la superstition, quoique que, proprement parlant, elle ne soit pas si extraordinaire que ça, mais qui après, lui apparaissait constamment comme une espèce de prédestination. Et précisément : il n'arrivait pas à comprendre ni à s'expliquer pourquoi lui, qui était fatigué, harassé, et qui aurait eu intérêt à rentrer directement chez lui, était-il rentré par la place aux Foins alors que ça lui était absolument inutile ? Le détour n'était pas long, mais flagrant et absolument superflu. Bien sûr, il lui était arrivé des dizaines de fois de rentrer chez lui sans se souvenir par où il était passé. Mais enfin pourquoi, se demandait-il toujours, pourquoi cette rencontre sur la Place aux Foins (où il n'avait rien à faire) si importante, si décisive pour lui et en même temps si remarquablement fortuite s'était-elle produite précisément maintenant, à cette heure-ci, à cette minute de sa vie, où il était justement dans l'état d'esprit où il se trouvait, et justement dans des circonstances dans lesquelles elle seule pouvait, cette rencontre, avoir l'influence la plus grave et la plus définitive sur toute sa destinée ? Comme si elle l'attendait ici exprès ! " (Dostoïevski, 1975 : 67, notre traduction).

Nous pouvons donc distinguer trois perceptions de la Place aux Foins : celle de Raskolnikov, celle du narrateur ironisant Raskolnikov, et enfin celle du narrateur commentant les événements. Ces trois perceptions, mystique, ironique et rationnelle, évoluent parallèlement, sans qu'il soit possible de déterminer laquelle serait la "vraie", celle

voulue par l'auteur. Une sorte de mysticisme conditionnel s'attache dès lors à ce lieu et l'accompagne jusqu'à la fin du roman, se renforçant dans la scène de l'aveu de Raskolnikov. Le narrateur y reprend le même procédé et décrit l'événement dans sa perception plurielle, dramatique ou ironique selon qu'il adopte le point de vue du héros, le sien propre, ou celui de la foule.

Nous découvrons que le Saint-Pétersbourg de Dostoïevski n'est insaisissable que par sa pluralité, et que ce qui pousse l'interprétation du côté de la symbolique et du monstrueux est la démultiplication des perspectives à l'intérieur d'un même point de vue. Le "fantastique" dont parle Dostoïevski est un fantastique de perception, non de situation, et la ville qu'il décrit n'est pas une ville d'esprits et de maléfices, comme on a pu le dire, mais une capitale du XIXe siècle, avec ses bas-fonds, sa criminalité et sa débauche, considérée simultanément par l'assassin et l'observateur. Cette double perspective oppose nécessairement une résistance à l'interprétation du lecteur. Il reste fasciné par l'atmosphère d'"inquiétante étrangeté" des lieux, pour ne citer personne, et fouille en vain le dédale des rues et des symboles. On pourra chercher encore longtemps une interprétation définitive du Saint-Pétersbourg de Dostoïevski ; l'écrivain a bien pris soin de faire en sorte qu'elle n'existe pas.

### **Conclusion**

Cet article nous a permis d'explorer la notion de représentation de la métropole dans quelques-unes de ses significations géographiques et littéraires. L'étude du langage à l'œuvre dans l'une et l'autre discipline a montré la complémentarité des deux approches : d'un côté, une vision scientifique de la métropole moderne marquée par un langage de géographie urbaine et économique, et de l'autre une représentation esthétique du ressenti de la métropole dans la pluralité ambiguë de ses perceptions. Cette étude rend compte de la complexité du phénomène métropolitain ou plutôt de sa dualité. Cette dernière se caractérise par le développement d'un territoire certes attractif et prospère, mais pose aussi des problèmes socio-spatiaux que la littérature d'un Dostoïevski nous fait entrevoir avec profondeur. Alors que l'analyse géographique commence à rendre compte de ces tensions et à les décrire dans un

langage scientifique, la littérature les a traduites esthétiquement depuis le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est donc une raison suffisante de s'y intéresser de plus près, comme l'a fait entre autres un David Harvey (2012 : 51-104), un géographe pionnier dans l'analyse quantitative en géographie et aujourd'hui l'auteur d'un chapitre convaincant sur "le Paris de Balzac".

### **Bibliographie**

ANTIER, G. (2005), *Les stratégies des grandes métropoles: enjeux, pouvoirs et aménagement*, Paris, Armand Colin.

ANTSIFEROV, N. P. (1991), *Nepostizimyj gorod*, Saint-Pétersbourg, Lenizdat.

BAKHTINE, M. (1979), *Problemi poetiki Dostoïevskovo*, Moscou, Sovietskajaïa Rossia.

BASSAND, M. (2007), *Cités, villes, métropoles : le changement irréversible de la ville*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

BERELOWITCH, W., MEDVEDKOVA, O. (1996), *Histoire de Saint-Pétersbourg*, Paris, Fayard.

BORJA, J. et CASTELLS, M. (1999), *Local & Global : management of cities in the information age*, Londres, Earthscan Publications Limited (1ère éd. Origin. 1997).

BUCKLER, J. A. (2007), *Mapping St. Petersburg. Imperial text and cityshape*, Princeton, Princeton University Press.

CASTELLS, M. (1972), *La question urbaine*, Paris, François Maspero.

CATTEAU, J. (1978), *La création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, Institut d'études slaves.

CHEVALIER, L. (1967), "Le problème de la sociologie des villes", in : GURVITCH, G., *Traité de sociologie*, Paris, PUF, pp. 293-313.

CHRISTALLER, W. (1980), *Die zentralen Orte in Süddeutschland : eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmäs-*

*sigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

CLAVAL, P. (1987), "La métropolisation de l'économie et de la société nord-américaine", in : *Historiens et géographes*, n° 312, pp. 447-460.

DALMASSO, E. (1970), *Milan, capitale économique de l'Italie. Etude géographique*. Gap, Ophrys.

DELAUGERRE, J.-B. (2010), "Genève : une métropole trop bonne élève ?", in : *Le Globe*, t. 150, pp. 77-104.

DOGAN, M. (1988), *The metropolis era. A world of giant cities*, Newbury Park, Sage.

DOLLFUS, O. (2001), *La mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po.

DOSTOIEVSKI, F. (1975), *Crime et Châtiment*, trad. Ergaz, D., Paris, Gallimard.

DOSTOIEVSKI, F. (2010), *Prestuplenie i nakazanie*, Moscou, Act Moskva.

FANGER, D. (1965), *Dostoevsky and romantic realism: a study of Dostoevsky in relation to Balzac, Dickens and Gogol*, Cambridge, Harvard University Press.

FRIEDMANN, J. (1986), "The world city hypothesis", in : *Development and Change*, Vol. 17, pp. 69-83.

FRIEDMANN, J. (2002), *The prospect of cities*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

GAL, M. (à paraître), *La représentation de l'espace dans Crime et Châtiment in Géographie et littérature: regards croisés sur l'imaginaire géographique*, Actes du colloque de Pau, juin 2011.

J.V. BEAVERSTOCK, R.G. SMITH and P.J. TAYLOR (1999), *A roster of world cities*, GaWC Research Bulletin 5, University of Loughborough.

GEDDES, P. (1968), *Cities in evolution : an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, London, E. Benn.

GOTTMANN, J. (1961), *Megalopolis : the urbanized northeastern seaboard of the United States*, New York, Twentieth century fox fund.

GRAFMEYER, Y. (1995), *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier.

GROSSMAN, L. (1925), *Poëtika Dostojevskogo*, Moscou, [http://imwerden.de/pdf/grossman\\_poetika\\_dostojevskogo\\_1925.pdf](http://imwerden.de/pdf/grossman_poetika_dostojevskogo_1925.pdf)

HALL, P. (1965), *Les villes mondiales*, Paris, Hachette, 256 p.

HALL, P. (2006), *The polycentric metropolis : learning from mega-city regions in Europe*, Londres, Stearling.

HARVEY, D. (2012), "Le Paris de Balzac", in *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les Prairies ordinaires (1<sup>e</sup> éd. anglaise, 2006).

KEELING, D. (1995), "Transport and the world city paradigm", in KNOX P. et TAYLOR P., *World cities in a world system*, New York, Cambridge university press, pp. 115-131.

KNOX, P. et TAYLOR P. (1995), *World cities in a world system*, New York, Cambridge university press.

KUMPAN, X., KONETCHNII, A. (1976), *Nabludenie had topographii "Prestuplenia i nakazania"*, in : *Izvestia AN SSSR, Otd. Lit. i iaz.*, no 2, pp. 180-190.

LACOUR, C. (1999), *La métropolisation : croissance, diversité, fractures*, Paris, Anthropos.

LERESCHE, J.-P., JOYE, D. et BASSAND, M. (1995), *Métropolisations : Interdépendances mondiales et implications lémaniques*, Genève, Editions Georg.

LEVEN, C. (1978), *The mature metropolis*, Lexington, Lexington books.

LEVY, B., RAFFESTIN, C. (2004), *Voyage en Ville d'Europe, Géographies et littérature*, Genève, Metropolis.

LIEBERMAN, H. (1977), *Nécropolis*, Paris, Seuil.

LO GATTO, E. (1995), *Le mythe de Saint-Pétersbourg : Histoire, légende, poésie*, La Tour d'Aigues, Eds de L'Aube.

- MATTHEY, L. (2008), *Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante*, Berne, Peter Lang.
- MAYNADIER, B. (2010), *Branding the city, une étude du marketing des villes*, Sarrebruck, Editions universitaires européennes.
- MIKHNEVITCH, V. (2003), *Iazvi Peterburga*, Saint-Petersbourg, Lymbus Press.
- MUMFORD, L. (1970), *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Paris, France-empire.
- NIVAT, G. (1975), Préface au roman *Crime et Châtiment*, Paris, Gallimard.
- PARK, R. (1990), *La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain*, in : GRAFMEYER, Y., JOSEPH, I., *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier.
- PAQUOT, T. (2006), *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*, Paris, Autrement.
- PARK, R. (1926), "La communauté urbaine, un modèle spatial et un ordre moral", in : GRAFMEYER Y., JOSEPH I., *L'Ecole de Chicago*, Grenoble, Le Champ urbain, 1979.
- RACINE, J.-B. (1999), "Villes idéales et rêves de ville : de Tombouctou à Jérusalem, regards croisés sur quelques villes vécues en vrai ou en imaginaire", in : LEVY, B., RAFFESTIN, C., *Ma Ville idéale*, Genève, Metropolis, pp. 187-240.
- REILLY, W. J. (1931), *The law of retail gravitation*, New York, Knickerbocker Press.
- SASSEN, S. (1991), *The global city: New York, London, Tokyo*, Princeton university press.
- SIMMEL, G. (1989), *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, vol. 1.
- TAYLOR, P. (2004), *World city network, A global urban analysis*, London, Routledge.

TIKOMIROV, B. (2005), *Lazar' ! gradi von*, Saint-Petersbourg, Serebrannii vek.

TROUBETZKOI, W. (2003), *Saint-Pétersbourg, mythe littéraire*, Paris, PUF.

TUAN, Yi-Fu (1978), "Literature and Geography : Implications for Geographical Research", in : D. LEY, M.W. SAMUELS (eds), *Humanistic Geography*, London, Croom Helm, pp. 194-206.

VELTZ, P. (1997), *Mondialisation, villes et territoires : l'économie d'archipel*, Paris, PUF.

WIRTH, L. (1938), "Le phénomène urbain comme mode de vie", in : GRAFMEYER Y., JOSEPH I., *L'Ecole de Chicago*, Grenoble, Le Champ urbain, 1979.

ZOLA, E. (1872), *La curée*, Paris, Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

ZOLA, E. (1883), *Au Bonheur des dames*, Paris, Charpentier.